

Le vrai du faux. *La Collection et Ashes to Ashes*

Christian Saint-Pierre

Number 109 (4), 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25701ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Saint-Pierre, C. (2003). Review of [Le vrai du faux. *La Collection et Ashes to Ashes*]. *Jeu*, (109), 33–35.

Le vrai du faux

À l'automne 2000, Frédéric Blanchette, François Létourneau et Catherine-Anne Toupin ont fait le pari de fonder leur propre compagnie. Une troupe qui allait leur ressembler, refléter leurs désirs de création et leurs préoccupations, mais surtout leur façon d'entrevoir l'acte théâtral. Ce risque, les membres fondateurs du Théâtre Ni plus ni moins ne le regrettent sûrement pas aujourd'hui. En seulement trois ans d'existence, ils se sont fait voir et entendre tout en restant fidèles à leurs convictions : présenter un théâtre qui revienne aux fondements de la représentation en racontant une bonne histoire qui sache captiver le public. Pour ce faire, les acteurs du collectif mettent à profit les théories fondées sur l'action mentale que David Mamet a développées en réaction à la méthode de jeu stanislawsquienne. Après avoir présenté, à la Petite Licorne, *l'Ancien Quartier* de David Mamet (2000), *Histoire ancienne* de David Ives (2001), *4 chiens sur le même os* de John-Patrick Shanley (2002) ainsi que *Pour faire une histoire courte...* de Frédéric Blanchette à la Balustrade du Monument-National (2003), la compagnie, jusque-là vouée au répertoire américain, prenait en avril 2003 un véritable tournant en s'attaquant aux textes d'un auteur britannique : *la Collection* et *Ashes to Ashes*, deux courtes pièces de Harold Pinter.

La Collection a été écrite au début des années 60 alors que *Ashes to Ashes* date de 1996. Les deux univers donnent une bonne idée de la progression qui s'est opérée dans l'écriture de l'auteur. Alors qu'un certain humour noir plane dans la première, la se-

conde est plus sinistre encore, entièrement consacrée à dépeindre la noirceur de l'âme humaine. Cette entrée dans l'œuvre de Pinter est un choix délibéré de la part de la compagnie pour s'éloigner, peut-être pour mieux y revenir, d'une dramaturgie où un humour mordant prédomine. Avec ces deux pièces, le comique des productions antérieures laisse place à une expression plus franchement angoissante de l'existence. Le spectacle est imprégné de cette austérité : il y plane une froideur toute britannique qui peut surprendre les habitués du Théâtre Ni plus ni moins.

La Collection suit une construction sur deux plans, une structure dramatique et spatiotemporelle mettant habilement en parallèle deux histoires qui vont finir par se rejoindre. Dans une maison du quartier Belgravia de Londres, vivent Harry (Henri Chassé) et Bill (François Létourneau). Leur vie bascule le jour où ils reçoivent un appel téléphonique anonyme en pleine nuit, suivi de la troublante visite d'un homme qui refuse de révéler son identité. Cet homme, James (Benoît Gouin), partage un appartement de Chelsea avec sa femme Stella (Catherine-Anne Toupin). Nous apprendrons que Stella a confessé à son mari une aventure qu'elle aurait eue la semaine précédente avec Bill. Voilà ce qui a

La Collection et Ashes to Ashes

TEXTES DE HAROLD PINTER ; TRADUCTION D'ÉRIC KAHANE ET DE FRANÇOIS LÉTOURNEAU. MISE EN SCÈNE : FRÉDÉRIC BLANCHETTE, ASSISTÉ DE XAVIER LAFERRIÈRE. AVEC FRÉDÉRIC BLANCHETTE (DEVLIN), HENRI CHASSÉ (HARRY), BENOÎT GOUIN (JAMES), FRANÇOIS LÉTOURNEAU (BILL) ET CATHERINE-ANNE TOUPIN (STELLA, REBECCA). PRODUCTION DU THÉÂTRE NI PLUS NI MOINS, PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE J. A. BOMBARDIER DU MUSÉE McCORD DU 17 AVRIL AU 10 MAI 2003.



Benoît Guoin (James) dans
la Collection (Théâtre Ni
plus ni moins, 2003). Photo :
Frédéric Blanchette.

décidé James à rencontrer Bill et à établir avec lui une relation des plus malsaines. Harry, le conjoint de Bill, est très agacé par cette histoire et cherche pour sa part à remettre en cause l'honnêteté de Stella.

Si Létourneau incarne bien l'homme chétif qui lui colle à la peau et que Chassé interprète avec sobriété l'amant perplexe, c'est sans contredit le jeu tout en nuances énigmatiques de Benoît Guoin qui nous fait le plus aisément entrer dans cet univers inquiétant où tous les rapports entre les individus paraissent faussés. Le mensonge semble s'immiscer partout, à l'intérieur comme à l'extérieur de la cellule du couple. Ce sont les scènes de violence psychologique qui demeurent les plus efficaces. La cruauté que déploie le mari pour obtenir les aveux du présumé amant de sa femme est sans borne. Nous ne saurons jamais vraiment si l'adultère a eu lieu. S'il n'était que chimère, dans quel but Stella aurait-elle inventé cette histoire et pourquoi alors Bill semble-t-il prendre un malin plaisir à nourrir l'esprit de vengeance de James ? Beaucoup de questions seront soulevées, mais les nombreuses réponses proposées nous glisseront toujours entre les doigts. Il nous faudra choisir parmi les multiples versions des faits celle qui nous paraît la plus crédible. Cette histoire est très étrange et, bien qu'elle semble échafaudée pour heurter le sens logique du spectateur, elle est pourtant intrigante jusqu'à la tombée du rideau et même au-delà. Poursuivant une vaste réflexion entreprise par l'auteur sur la question de la trahison, cette pièce nous met en garde contre les apparences toujours trompeuses et les vérités souvent relatives. Pour Pinter comme pour ses personnages, imaginer une scène, un événement, c'est toujours le faire exister.

La pièce qui suit, *Ashes to Ashes*, explore d'autres questions, mais n'est pas complètement étrangère à la première puisqu'elle table encore sur les inextricables mensonges

qui peuvent fonder le couple. Devlin (Blanchette) y questionne sa femme Rebecca (Toupin) afin d'en savoir davantage sur son ancien amant, un homme qui semble toujours présent dans l'esprit de celle-ci. Le mari, emporté par son désir de comprendre, adopte parfois le rôle d'un inspecteur qui soumet un prévenu à un interrogatoire en bonne et due forme. Rebecca est troublée par ses souvenirs. Son discours est confus, mais, à force de questions, Devlin finira par en savoir davantage sur cet homme et surtout sur ses activités qui ne sont pas sans rappeler les pires scènes de torture de l'histoire de l'humanité. Ce qui est particulièrement troublant chez cette femme, dont la santé mentale évoque celle de certains personnages féminins des pièces de Tennessee Williams, c'est la fascination qu'elle ressent toujours pour l'homme qui la hante, malgré le dégoût que provoque en elle l'horreur de ses actes. Cette imbrication malsaine du désir et de la répulsion, Devlin la saisira bien et sera tenté de ravir symboliquement sa place à cet homme en devenant à son tour le bourreau de sa femme. Le personnage féminin, souvent objet d'une fascination malsaine dans la dramaturgie de Pinter, est ici particulièrement incandescent, presque impalpable. Cette seconde pièce, plus difficile à transmettre, était moins efficace et moins bien rythmée que la première. Véritable défi pour les acteurs, le dialogue nécessite une écoute et un rythme particulièrement ardu à trouver et surtout à conserver. Le soir où j'ai vu le spectacle, la dynamique n'était pas toujours au point entre les deux interprètes. Malgré tout, dans certains passages monologués, Catherine-Anne Toupin parvenait à nous faire visualiser la barbarie décrite dans le texte. Les monticules de corps, ces visions d'holocauste, parce qu'ils semblent réellement s'offrir à son regard, s'imposent par le fait même au nôtre.

Sûrement le moins accessible parmi leur théâtregraphie, ce programme double témoigne d'une certaine maturité de la compagnie. C'est aussi le moment d'une collaboration avec deux acteurs chevronnés (Chassé et Gouin) qui ont cru d'emblée à la pertinence de la démarche artistique et ont accepté avec plaisir de participer à une production au budget plus modeste. Les productions de la jeune compagnie ont jusqu'ici les défauts de leurs qualités. C'est-à-dire que le dépouillement qui caractérise les scénographies, costumes et éclairages de ses spectacles, bien que mettant l'accent sur l'essentiel jeu de l'acteur, ne manque pas de handicaper leur cohésion esthétique. En effet, si la découverte de textes peu joués et l'approche très incarnée du jeu valent le détour, il arrive qu'on se prenne par exemple à imaginer les spectacles de la compagnie éclairés décevantement... Quoi qu'il en soit, ses membres ont de quoi être fiers du chemin parcouru. La direction de Frédéric Blanchette gagne en efficacité et en complexité, et il ne perd jamais de vue le texte auquel il est dévoué. La constance des efforts du Théâtre Ni plus ni moins ainsi que le professionnalisme et le plaisir de jouer qui se dégagent de ses réalisations laissent augurer un bel avenir. **J**